

Julien Almendros

Vue sur la mère

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

*À mon petit frère
qui quitta la maison
bien après moi.*

Je suis né le cordon ombilical autour du cou, un premier bijou qui, déjà, avait l'avantage de n'être pas très onéreux.

Cet épisode ne peut être un souvenir. Je n'ai appris comment s'est déroulée ma mise au monde qu'il y a peu et par le hasard d'une de ces conversations que vous n'avez qu'à la Noël et à laquelle je ne participais pas. Ma mère ne m'en avait jamais parlé auparavant, car, d'après elle, je l'avais évidemment toujours su. Jusque-là, seuls quelques cols trop ronds, pire, quelques cols roulés que je portais malgré moi parce que je n'avais pas encore atteint l'âge légal pour choisir moi-même mes vêtements, me rappelaient

cette sensation d'étranglement qui m'était familière mais dont j'ignorais l'origine. Ils étaient un peu ma madeleine, mais moi, j'avais envie de vomir.

Dès la naissance donc, ma mère me coupa la parole, et il y a fort à penser que lorsque le docteur Couetty me libéra de mes liens et que je poussai mon premier cri, ma mère en poussa un à son tour, pour avoir le dernier.

Je peux me représenter la scène sans trop de difficultés : je sors saucissonné par le cordon ombilical, comme si ma mère, au dernier moment, se ravisait; il est midi moins le quart, le ventre du médecin gargouille, et ma mère trouve suffisamment de ressources en elle pour s'en sentir agacée. À la vue de mon visage aubergine, son agacement se change en inquiétude, mais je suis vite dégagé par le docteur Couetty, il est vrai bien aidé dans son entreprise de sauvetage par les conseils avisés de ma mère.

Mon père se tient là, debout et calme. Il réserve son jugement.

Je me suis fait depuis mon idée sur cet événement. Même si j'en souris aujourd'hui, je sais que je n'ai pas tenté de me suicider. Ce n'était pas non plus un accident. Non, je suis formel, ma mère a simplement, dès le début, voulu me garder pour elle.

★

Elle devait notamment récidiver dix-sept ans et demi plus tard sous la forme d'une crise de larmes qu'avait déclenchée un instant plus tôt une de ces disputes spectaculaires que nous avions parfois et dont nous étions très friands. Celle-ci avait été particulièrement dramatique, et je dois bien le reconnaître, ma mère avait été excellente. Elle était restée dans son rôle. Indubitablement, elle avait appris son texte. Elle avait même eu quelques vomissements.

À sa décharge, je venais juste de lui annoncer que je ne dînerais peut-être pas à la maison ce soir. Ma mère l'avait pris comme une énième provocation de ma part alors que la première semaine des vacances de la Toussaint venait de s'écouler. Je vivais depuis peu avec Vanessa, ma petite amie depuis quatre ans; je venais d'obtenir la mention Très Bien au baccalauréat, le lycée dans lequel je suivais l'enseignement des classes préparatoires aux grandes écoles était à quelque huit cents kilomètres du domicile familial, j'étais promis à un grand avenir, j'avais la vie devant moi, mais visiblement, pas ma soirée : le repas était presque prêt.

Ma mère avait préparé, juste pour moi, son veau aux olives de Provence, et il avait fallu que je choisisse ce jour-là pour avoir envie de revoir mes amis du coin. J'aimais beaucoup ce plat, mais j'aimais aussi beau-

coup mes amis. J'avais des choix à faire, et de toute évidence, je n'avais pas fait le bon : ma mère ne comprenait pas mon envie subite à quatre heures trente de l'après-midi de sortir ce soir, alors qu'elle avait préparé un bon plat, alors que nous ne nous étions pas vus depuis longtemps, que je venais à peine d'arriver, que papa ne travaillait pas demain, qu'elle croyait que mes amis maintenant étaient ceux de la prépa puisque j'en parlais tous les jours, qu'on aurait pu manger dehors vu le temps, que je m'étais couché très tard la veille, que cela avait un rapport, laisse-moi finir tu ne me laisses pas finir Julien, que nous aurions pu, en un mot, passer une bonne soirée en famille. En tout cas, elle est bien partie la soirée en famille! Cela avait été ma réplique de trop. Ma mère haletait. Les conséquences physiques de la dispute sur elle étaient telles que je décidai de l'interrompre, par acquit de conscience. Je claquai la porte mais n'allai pas bien loin.

Il faisait suffisamment beau pour manger sur la terrasse, mais le repas fut pour le moins pesant. Le veau en sauce était bon, le vin que mon père avait sorti pour l'occasion grisant, mais je sentais le niveau de mon verre observé. Je pris de l'eau sur le fromage en signe de détente, en témoignage de ma bonne volonté, en gage de cessez-le-feu. Je venais d'abaisser ma garde : une erreur technique que ne tolérait pas ce niveau de compétition. Je ne vis pas arriver mon adversaire au dessert. Lui était resté dans son match. Sans même que je m'en rende compte, nous venions d'aborder, mais c'était inévitable car la fin du repas et des vacances s'annonçait, les sujets que nous savions impropres à la conversation. Dans le désordre : l'argent, Vanessa, le rendez-vous chez le dentiste que je n'avais toujours pas pris.

Les adieux sur le marchepied du train qui allait me reconduire à Strasbourg furent

émouvants, les regrets sincères. Nous manquions d'expérience et cela nous servirait de leçon. Nous avons tous les deux, je ne suis pas la seule fautive Julien, des progrès à faire. On se rattraperait aux prochaines vacances. Autour d'un gigot à l'ail par exemple. Je ne devais pas en manger souvent maintenant, mais c'était promis, ma mère ferait tout pour ne pas tout planifier à l'avance.

Peut-être valait-il mieux ne pas tout tenter pour que cela se passe bien pour que cela se passât bien. C'était du moins le conseil que lui donnait mon frère sur le quai. Il savait que lui aussi, un jour, serait amené à quitter la maison. Son tour viendrait.

★